

LES DEUX MÈRES.

(Suite.)

M. Gême Warner courba la tête et s'inclina lentement devant son accusatrice.

—Oh ! l'on ne m'abuse pas deux fois, reprit Marguerite ; madame, j'ai appris à vous connaître !

Madame Warner s'agenouilla.

—J'ai cru autrefois à votre parole, mais je ne croirais pas aujourd'hui à votre repentir, reprit Marguerite d'une voix moins irritée : et d'ailleurs, quelque grand qu'il fût, que serait-il comparé à mes tortures ? Pour retrouver mon enfant, j'ai parcouru à pied la France, l'Italie, l'Auvergne ; — à pied, madame ; mendiant sur la route, vivant de la charité des autres, ne dormant pas, ou bien sur une pierre ; et cependant un noble jeune homme que vous verrez bientôt m'avait voulu donner de l'or. — Je l'ai rejeté, — car j'ai pensé que c'était moins avec de l'or qu'avec son amour qu'une mère pouvait retrouver son enfant !

Madame Warner prit une des mains de Marguerite et la posa sur ses yeux en larmes, Marguerite la retira et continua :

—Après quatre mois de marches continues et de recherches inutiles, je vins en ce pays, et désespérée, perdue dans ces montagnes, je m'étendis sur le bord d'un abîme, ne voulant pas me tuer volontairement, mais espérant y mourir ensevelie sous la neige ou emportée par l'ouragan. Je m'étais couchée sans terreur ; Dieu vous aurait compté cette mort au jugement dernier, madame, lorsqu'une jeune fille, me trouvant évanouie, me prodigna des secours ; en la voyant, je ne sais ce que j'éprouvai ; d'une autre peut être aurais-je refusé ces secours : d'elle, je les acceptai, poussée par d'invincibles pressentiments ! — En effet, c'était ma fille ! — Et maintenant je viens vous la prendre, madame ; vous avez été inflexible autrefois, — je le serai à mon tour ; — mon enfant ! mon enfant ! il me le faut.

—Vous l'aurez, répondit doucement madame Warner.

Marguerite recula d'étonnement en entendant ces paroles.

—Vous l'aurez, reprit madame Warner, — vous ne partirez d'ici qu'avec elle ; mais avant, madame, j'ai besoin de me justifier à vos yeux,

—Vous justifier ! murmura Marguerite.

—Vous m'avez acablée tout à l'heure, et j'ai incliné mon front devant vous, madame ; je vous demande la permission de parler.

Marguerite fit un signe d'adhésion.

Et madame Warner reprit d'une voix émue :

—J'ai eu tort, je le confesse de vous avoir trompée et d'avoir soustrait Alice à votre tendresse ; mais n'avais-je pas un peu le droit de la regarder comme ma fille, elle qui n'avait connu que moi pour mère, elle qui n'avait appelé aucune femme du nom de mère ? Dieu me l'avait confiée, Madame, et j'ai veillé pendant dix-sept ans sur ce précieux dépôt

comme s'il m'appartenait ; — je l'ai aimée avec autant de ferveur que l'eût fait sa mère. Puis j'en arrivai à oublier que je ne lui avais point donné le jour ! Oui, quelquefois, en la considérant, je cherchais dans les traits de son visage à reconnaître quelques traits du mien ; et lorsqu'interrogeant mes souvenirs, je songeais comment cette enfant m'était venue, je les accusais de mensonge, et me disais bien vite que j'étais sa mère, moi seule, madame ! — Puis l'enfant devint jeune fille : une autre se fut séparée d'elle, l'eût confiée à des mains étrangères : je la gardai chez moi, je l'instruisis moi-même : une autre se fut lassée ; moi je la voyais docile à mes leçons, heureuse près de moi, et j'étais heureuse aussi, car elle, c'était moi !

Marguerite prit en ce moment une des mains de Madame Warner, et la pressa dans les siennes.

—Plus tard, la jeune fille atteignit ses quatorze ans, continua Madame Warner, et mon amour pour elle semblait avoir doublé ainsi que ses années ; — d'autres, jalouses de sa beauté, l'eussent cachée peut-être aux regards du monde, moi je ne faisais point un pas sans elle ; c'était ma joie, mon orgueil, mon amie, ma fille ! — J'étais glorieuse de sa grâce, j'aurais donné le peu qui me restait de ma jeunesse, madame, afin qu'Alice fût plus belle encore ; la beauté d'une mère n'est-ce pas son enfant ?

Marguerite s'inclina lentement devant madame Warner, qui reprit bientôt :

—Puis elle atteignit heureuse et bonne ses quinze ans ; je songeai qu'un jour il lui faudrait un époux et je résolus de l'adopter, afin que l'homme qui l'épouserait n'eût pas à lui demander compte du mystère qui pesait sur sa naissance, et de lui laisser sa fortune, afin qu'elle pût apporter une dot à son mari ; — voilà ce que j'avais résolu et que j'allais faire quand vous êtes venue, et vous avez exigé que je vous rende votre enfant ! — Tout le bonheur de ma vie allait être annéanti, vous vouliez m'arracher ma fille : je l'emmenai alors ; j'eus tort, madame : mais à ma place, je crois que tout autre en eût agi ainsi. — Ne pensez pas cependant que j'ai été heureuse depuis que nous nous sommes vues ? J'ai été torturée comme vous, car la nuit et le jour je vous apercevais devant moi ! C'était mourrir que vivre ainsi, et je souffre moins maintenant que vous allez me la reprendre.

Marguerite se couvrit le visage de ses mains afin de cacher les grosses larmes qui coulaient de ses yeux. — Et madame Warner reprit de la sorte :

—Ah ! madame, je ne vous la disputerai pas davantage : emmenez-la ; je m'habillerai de deuil, je me persuaderai qu'elle est morte... et... je... ne tarderai... pas... à la rejoindre.

Marguerite s'agenouilla devant la pauvre mère.

—Pardon, pardon ! s'écria-t-elle ; faites-moi chas-